

François Cloutier

UN REGARD CALME
SUR
LES CHOSES

Éditions du  Choucas

Du même auteur :

aux Editions du Choucas : L'AMOUR EN PANNE

autres publications :

Un psychiatre vous parle *Beauchemin*
L'homme et son milieu *Cercle du livre de France*
La Santé mentale *Que sais-je, PUF*
Le mariage réussi *Éditions du jour*
Dictionnaire des parents *Éditions du jour*
L'Enjeu, mémoires politiques *Stanké*
La Mémoire vagabonde *Stanké*

© 1998 EDITIONS DU CHOUCAS
I S B N 2-909684-25-3

couverture Nicolas Pesny

à quoi comparer
ce monde

à la vague blanche derrière
un bateau parti à la rame
dans l'aube

poème japonais

1

- **E**coute-moi, écoute-moi bien, Alexandre.

L'homme est assis sur un banc. Ses traits sculptés par les ans témoignent d'une longue sagesse. Il parle d'une voix lente et grave. Son discours est simple et dépourvu d'affectation.

- Oui, maître.

Il y a dans l'empressement du garçon autant de respect que de curiosité. D'un geste, l'autre l'interrompt :

- Je ne suis pas un maître. A peine un guide puisque j'ai vécu plus longtemps que toi. D'ailleurs, je ne suis pas convaincu que cela me donne le droit de l'enseigner quoi que ce soit.

- Comment dois-je vous appeler alors ?

- Mon nom n'a pas d'importance. Par ici, on m'appelle l'Ancien.

Le garçon ne peut réprimer un mouvement de surprise. Il se ressaisit et dit :

- Je n'oserais jamais.

- Pourquoi? Parce que ce surnom te paraît ridicule? Si je n'étais qu'une apparence, un prétexte pour t'aider à réfléchir... Je ne sais rien de toi, tu ne sais rien de moi. N'est-ce pas la situation idéale pour faire un bout de chemin ensemble ?

- Oui, l'Ancien.

Le garçon sourit largement. Sa timidité a disparu. C'est par hasard qu'il passe ses vacances dans ce pays perdu. Depuis son arrivée, il s'ennuie.

Au cours d'une promenade, il avait aperçu cet étrange personnage. Trop heureux de cette diversion, il ne s'était même pas demandé d'où il venait ou ce qu'il faisait là. Une attraction, qu'il ne s'expliquait pas, l'avait poussé à le saluer puis à l'aborder.

C'était leur deuxième rencontre. La première leur avait permis de se connaître si tant est que l'on puisse connaître quelqu'un. Maintenant, le moment était venu d'échanger de vraies paroles.

Chacun, conscient de la rare conjonction qui les

avait réunis, se préparait à jouer son rôle. Le garçon se sentait digne de prêter l'oreille aux propos de l'inconnu et ce dernier prêt à transmettre un savoir incertain.

- Aujourd'hui, je vais t'apprendre le monde.

- Le monde ?

- Regarde devant toi. Que vois-tu ?

- Le paysage. Il s'étend à perte de vue. Il y a une colline, à droite. Et puis, j'aperçois un village. Plus loin, des vaches paissent dans un pré tout près d'un champ de tournesols.

- Tu aimes ?

- Oui. C'est paisible. C'est... comment dire... plein de douceur.

- Eh bien, tout cela t'appartient. Tu en es le propriétaire exclusif.

- Comment est-ce possible ?

- Par le miracle de la perception. Ce paysage qui te séduit n'existe que parce que tu le vois. Ton regard lui donne vie. La véritable possession n'est pas dans l'accumulation de biens. Elle est dans cette perpétuelle création, dans l'appropriation des choses par les sens.

J'ai choisi la vue, j'aurais pu me contenter du toucher, de l'odorat, de l'ouïe. Tout autant que la

vue, ils fabriquent du réel et construisent l'univers. Ils confèrent leur signification aux choses.

- Je suis donc riche !

- Oui, riche de tout ce que tu découvres, de tout ce que tu accueilles. Pour cela, tu dois renoncer à l'accessoire. La plupart des gens passent à côté des véritables valeurs. Parce qu'ils n'ont pas su conserver la distance qui, seule, permet la liberté.

Retiens ces deux mots, Alexandre, distance et liberté. Ce sont des repères essentiels. Ils résument l'art de vivre et reviendront fréquemment dans mes propos.

- Et moi, saurais-je trouver les véritables valeurs ?

- Il n'en tient qu'à toi. Mais la route est sinueuse et pleine d'embûches. Il y a le tonnerre et les éclairs, la haine et la violence.

Un vol d'oiseaux, des grues attardées, traverse le ciel. Le triangle ailé, répondant à de subtils signaux, se défait puis se recompose. On dirait une immense écharpe qui bat au vent.

- Où vont-elles? demande le garçon, émerveillé.

- Très loin, vers leur destin. Il leur est donné, elles n'ont pas à choisir. De mystérieuses balises les guident. Tu vois l'horizon là-bas. Elles vont disparaître de l'autre côté et risquent de tomber dans le vide.

- Ce n'est pas possible. La terre est ronde.

- Mais non, elle est plate.

Médusé, il regarde l'Ancien. Il se demande, un instant, si son interlocuteur n'est pas fou. Celui-ci se contente de préciser :

- Elle est ronde pour les géographes, elle est ronde pour les savants mais pour toi, elle est plate.

- C'est ce que je vois mais je sais bien que...

- Tu sais qu'elle est ronde parce qu'on te l'a appris. Et après? Qu'est-ce qui compte pour ta vie de tous les jours? C'est bien ce que tu vois, cet espace réduit dans lequel tu évolues. Il est à la mesure de tes perceptions et de tes désirs.

- D'accord, mais il reste que la terre est ronde.

- Bien sûr, mais elle est plate aussi. Elle est plate lorsqu'on la considère de l'endroit où l'on se trouve.

- Bon, rétorque le garçon qui ne cherche pas à dissimuler son scepticisme.

- Tu n'es pas d'accord? C'est bien. C'est même très bien. Tu as raison de l'interroger. Pourquoi accepterais-tu aveuglément ce que je dis? Tu dois penser par toi-même.

S'il y a une conclusion à tirer de cette plaisanterie, Alexandre, c'est que tout est relatif.

2

Alexandre reprend son souffle. Il a couru pour retrouver l'Ancien qui le regarde, narquois.

- Qu'est-ce qui ne va pas? Tu as l'air perplexe. Je lis l'objection sur ton visage.

- Tout est relatif, n'est-ce pas ?

- C'est donc cela! J'ai ébranlé le bel édifice de tes certitudes.

- En effet. Sans certitude, où est la vérité ?

- Nulle part. Il n'y a pas de vérité. Il n'y a que des vérités. Elles sont multiples et successives, elles répondent à des besoins variables. Nées des circonstances, du compromis et parfois du hasard, elles sont changeantes comme la mer, imprévisibles comme le temps.

- On m'avait expliqué...

- Tu penses à l'enseignement traditionnel que, d'une certaine façon, je remets en cause. Mes idées seraient-elles subversives? Pourtant, elles relèvent du seul bon sens. Il serait peut-être prudent de ne plus me voir, de m'éviter même.

Le garçon regarde l'Ancien avec un mélange d'admiration et d'inquiétude. Il est partagé entre le désir de s'en tenir à ce qu'il sait et les considérations inattendues, différentes, de cet étrange bonhomme. Il a un court moment d'hésitation avant de répondre :

- Je reste et je veux savoir .

- A tes risques. Avant d'aller plus loin, il te faut acquérir un outil qui te servira tout au long de l'existence. Un outil indispensable à ranger dans ta besace: le sens critique.

N'accepte rien d'emblée. Tente de réfuter les thèses que l'on te présente. Considère-les sous tous leurs aspects. Retourne-les, triture-les avant de les rejeter ou de les faire tiennes. C'est ainsi que l'évidence l'apparaîtra.

Le doute est le moteur de la connaissance, la pierre de touche de la vie intellectuelle. Lui seul permet de se propulser en avant et d'éviter les traquenards que la vie sème sous les pas. Méfie-toi des prédicateurs et des donneurs de leçons.

- Même de vous ?

- Surtout de moi. Ma démarche n'est pas anodine. Sans artifice, sans illusion, je tente de réfléchir à mon propre rythme. Je ne ressens pas le besoin

de remonter au déluge. Encore moins de m'inscrire dans un quelconque système de pensée. J'ai le grand tort de me situer nulle part.

- Vous êtes donc philosophe ?

- Je m'en garde bien. Vois-tu, la philosophie tente d'expliquer le monde. C'est souhaitable. Ce faisant, elle contraint les faits comme les idées à rentrer dans un cadre déterminé. Une telle approche ne me convient pas. Raisonner me suffit.

- Si la philosophie procède ainsi, c'est peut-être par cohérence ?

- Cohérence, c'est un beau mot. Je l'admets pour l'action, pour le déroulement des activités qui trouvent ainsi leur cap. Mais je le repousse s'il s'agit de classer les phénomènes et de les agencer de telle façon qu'ils débouchent sur un schéma théorique ou sur une doctrine.

Il est préférable de s'interroger sur la nature humaine, avec patience et lucidité, hors des références obligées, sans idée préconçue. Pourquoi se rapporter constamment à d'obscurs systèmes de pensée ?

La transmission d'un savoir constitue un piège pour celui qui donne comme pour celui qui reçoit. Elle impose la plus grande prudence parce qu'elle se fonde sur l'identification de l'élève au maître.

Pour l'élève, la tentation est grande d'adhérer à l'enseignement du maître à cause de ses mérites, réels ou supposés, et au mépris de toute objectivité. Pour le maître, le risque d'abuser d'un pouvoir

aussi fugace que flatteur est toujours présent.

- Puisque vous m'acceptez, je reprends ma question. Qu'est-ce que la vérité ?

- Qui peut se vanter de détenir la réponse? Je t'ai proposé une définition qui me convient. Pas à ta satisfaction apparemment. Il t'appartient de trouver toi-même celle qui s'accordera à ton itinéraire d'homme.

Je t'ai dit que tout était relatif, ce qui découle de la simple observation. Comment, dans cette perspective, concevoir une vérité unique? Ce serait contradictoire. Pourtant, je comprends tes réticences. Le renoncement aux idées reçues est une pratique difficile et périlleuse.

À l'origine, l'être humain a dû affronter une angoisse profonde. Il s'est retrouvé dans un monde vide et froid, sans but et sans repères. Pour survivre, il a cherché à apprivoiser son environnement. Il y est parvenu en donnant du sens aux choses. C'est ainsi qu'il a rendu le monde intelligible.

- Je pense comprendre. Vous voulez dire que l'homme, démuné de par sa nature, n'avait pas d'autre solution que de s'inventer une histoire ?

L'Ancien, étonné par cette remarque, regarde le garçon avec un nouvel intérêt.

- Comme il s'est inventé un avenir. L'histoire dont tu parles remonte aux débuts de l'humanité et ne cesse d'être remaniée. Elle s'exprime par les mythes lesquels, sous des formes symboliques, constituent autant de tentatives d'interprétation.

Parmi ces mythes fondateurs, il y a la religion, plus exactement les religions.

- Faut-il croire ou ne pas croire ?

- Je n'ai pas de réponse. C'est un choix personnel et culturel. Parfois, un simple conditionnement. La foi, pour le croyant, transcende tout. Il n'a donc pas à s'interroger comme nous le faisons.

Que l'on croit ou non, la raison d'être de la religion est de structurer la société. Elle lui confère une direction et propose à l'homme des réponses adaptées à ses interrogations. Elle comble un vide et répond à une exigence.

Le garçon réfléchit un instant et se décide à poser une question qui le tourmente depuis longtemps :

- Comment expliquer ce qui se passe un peu partout ? Il n'y a que tueries, massacres, guerres. Le plus souvent au nom de la religion.

- Ces dérives n'ont rien à voir avec l'esprit religieux. Sous couvert de religion, de n'importe quelle religion, des individus ou des pays entiers sombrent dans l'absurdité.

L'adhésion aveugle à une croyance mène à l'intégrisme et s'apparente au délire. C'est la déroute du sens critique, la défaite de la raison. La digue cède et l'horreur, devenue la norme, se répand sans obstacle et sans pitié.

Le terrorisme participe des mêmes mécanismes. Ce n'est plus au nom du ciel que l'on frappe mais au nom de causes plus ou moins définies.

L'interprétation approximative de textes sacrés

devient l'alibi de la politique. L'assassinat se transforme en un instrument de pouvoir.

Dans cette effroyable mouvance, les manipulations sont la règle. Certains hommes sont experts dans l'art de remuer les foules. Les charlatans et les gourous autoproclamés ont toujours existé. Leur charisme séduit les indécis, comble les faibles et multiplie les disciples.

- Que de telles atrocités soient possibles me dépasse. Vos explications ne me paraissent pas très satisfaisantes.

- Elles sont surtout incomplètes. Je ne fais que décrire le phénomène. Il faudrait changer de registre. S'interroger sur la nature humaine par exemple.

Pendant cet échange, la nuit était tombée. On n'y voyait presque plus. Soudain, la lune apparut, somptueuse. Une lumière blanche et froide se déploya en éventail. Elle semblait indiquer le bon chemin au garçon qui s'apprêtait à prendre congé.

3

L'habitude était prise. En fin d'après midi, Alexandre se présentait à un rendez-vous qui n'en était pas un. L'Ancien était toujours sur son banc comme s'il n'avait pas bougé depuis la dernière rencontre.

A aucun moment, l'un comme l'autre n'avait convenu de se revoir. Cela allait de soi. La conversation ou plutôt le monologue, accompagné de questions ou de commentaires, s'amorçait naturellement. Comme s'il n'y avait pas eu d'interruption.

- Que vouliez-vous dire lorsque vous avez parlé de la nature humaine ?

- L'expression est bien vague. La nature humaine, c'est ce que nous avons été, ce que nous sommes et ce que nous devenons. La résultante d'une longue évolution. Chaque individu reproduit, dans

son corps, dans son esprit, une chronique fabuleuse, celle de ses origines.

Au cours de cette extraordinaire aventure, apparaît le système nerveux central. Au cerveau primitif s'est ajouté une structure intermédiaire et enfin, avec l'apparition du cortex, le cerveau tel que nous le connaissons. Et ce n'est sans doute pas terminé. Il y a des zones cérébrales indéterminées qui sont susceptibles de développements ultérieurs.

Les deux premiers niveaux sont le lieu des instincts. Ceux-ci assurent la survie de l'individu et sont orientés vers la satisfaction immédiate.

La formation la plus récente vient tempérer les pulsions et en permet le contrôle. Elle est à l'origine de la civilisation. Sans elle, nous ne serions pas sortis de l'animalité.

- Est-ce pour cela que l'homme est si cruel? Parce qu'il reste parfois sous l'influence de son cerveau primitif?

- D'une certaine façon. La violence est en chacun de nous et nous hante tout au long de la vie. Elle est le meurtre et le viol, l'intimidation et la guerre. Elle est aussi, sous des formes détournées et plus subtiles, l'arrogance et le mépris, l'humiliation et l'indifférence.

La violence est fondatrice de la société. Pour la contrer, on a inventé la loi, c'est-à-dire l'ordre et la répression. La loi fixe des limites et fait en sorte que les transgressions soient sanctionnées. Elle dicte les comportements.

Ainsi, les hommes arrivent-ils à vivre ensemble, dans un cadre donné, en définissant des règles,

en préconisant des codes. Les traditions font partie de la culture d'une société.

Chaque société sécrète ses propres valeurs. Ce sont elles qui lui donnent son originalité et façonnent ses institutions. Par-delà les valeurs particulières, il y a des valeurs universelles. C'est le cas de la tolérance.

Le garçon découvre, avec un certain amusement, que c'est de ce sujet que l'Ancien avait décidé de lui parler aujourd'hui et qu'il n'avait répondu à ses questions que pour l'amener sur ce terrain.

- Sans tolérance, l'individu est incomplet. Sans tolérance, la société est malade. Il lui manque la cohésion. L'ouverture d'esprit et la capacité d'intégration en dépendent.

On ne naît pas tolérant. On le devient. C'est affaire d'éducation. Malheureusement, l'éducation se limite, trop souvent, à communiquer des connaissances.

- C'est bien pour cela que l'on étudie.

- Sans doute, mais cela ne suffit pas. Il faut aussi acquérir de l'expérience, s'exercer à penser, à rêver, à imaginer. Apprendre à vivre ses émotions est aussi important que de s'initier au calcul intégral.

- En parlant des relations entre maître et élève, vous avez déjà cité l'identification. C'est une technique d'apprentissage ?

L'Ancien ne peut s'empêcher de sourire, un sourire qui illumine son visage naturellement sérieux.

- Ce n'est pas une technique. Il n'y aura jamais de technique pour les choses essentielles. A strictement parler, ce n'est pas un apprentissage non plus. C'est plutôt un mécanisme de la vie psychique. Le plus important pour le développement de la personnalité.

Tout se joue dans la petite enfance. Cette période cruciale préfigure ce que l'on deviendra. L'adulte est dans l'enfant. Ainsi parcourt-on dans le milieu familial les divers stades de son développement.

Rapidement, l'école prend le relais et intervient dans le processus. Les enseignants, à la suite des parents, assument alors une responsabilité redoutable pour laquelle ils ne sont pas toujours préparés.

- Et la tolérance dans tout cela ?

- On ne la décrète pas du haut d'une chaire. Il faut faire en sorte, très tôt, que toutes les matières, toutes les activités en soient pénétrées. Ce n'est pas par des exhortations ou des conseils que l'on arrive à inculquer des attitudes et à modifier les comportements.

La tolérance est l'antidote du préjugé, ce cancer de tous les temps. Le préjugé contamine les actes et le discours. Il s'avance masqué et s'infiltré partout. Pour mieux comprendre sa nature, je te propose de penser à quelqu'un.

- Quelqu'un? reprend le garçon qui se demande où l'Ancien veut en venir.

- N'importe qui dans ton entourage.
- Un voisin ferait l'affaire ?
- Parfait. Décris-le moi.
- C'est un brave homme. Mais il a l'air sale! Et on raconte qu'il est radin. En fait, je n'en sais rien. Je ne lui ai jamais parlé. A peine un salut en passant.
- Qu'en penses-tu ?
- Rien. Il m'est indifférent.
- Si tu conclusais, à partir de tes constatations sur cet individu, que tous les gens d'ici sont sales et avares, tu basculerais dans le préjugé sans forcément t'en apercevoir. En généralisant, tu impliquerais la communauté tout entière.
- C'est aussi simple que cela ?
- Simple mais terriblement pernicieux. Le préjugé se propage comme une maladie contagieuse, engendrant l'injustice et le malheur. Il se dissimule souvent sous les protestations de bonne foi et les croisades manipulées. Peu d'hommes en sont totalement indemnes.

Le racisme, son incarnation la plus dangereuse, désigne des coupables par destination. L'appartenance ethnique et la couleur de la peau lui servent de critères. Chargé de fureur et de haine, il traque la différence.

Chaque fois que le racisme se glisse quelque part et relève la tête, il convient de le dénoncer.

Sinon, il risque de profiter de la moindre faiblesse, de la plus petite négligence pour répandre son venin.

Une vigilance de tous les instants s'impose, ne serait-ce que pour le reconnaître sous ses multiples visages.